Ole Martin Høystad :

*Sample translation*

*Alors l’âme a vu le bien suprême, ce qu’aucun œil mortel ne peut voir et qui ne peut jamais être oublié, alors la personnalité reçoit l’accolade qui l’ennoblit pour l’éternité. Elle ne devient pas autre que ce qu’elle était déjà, mais elle devient elle-même.*

*(Søren Kierkegaard, « ou bien … ou bien … », Gallimard 1988, p. 479)*

**Kierkegaard, entre l’âme et la psyché**

Søren Kierkegaard (1813 – 1855) joue un rôle éminent dans l’histoire de l’âme. Il est remarquable notamment que malgré la pauvreté de sa vie en événements extérieurs, c’est précisément de l’histoire de sa propre vie qu’il se sert pour montrer ce que c’est que de prendre soin de son âme, et qu’il est impossible d’avoir soin de soi sans se soucier des autres.

Son funeste rapport aux *autres* commence par une relation proche et toujours plus problématique avec son père et culmine dans la relation avec sa fiancée Regine Olsen, âgée de 18 ans, et la rupture avec elle. Cette relation d’amour, si tant est que l’on puisse l’appeler ainsi, avec la douleur et le sacrifice, le désir et la passion ambivalente qu’elle suppose, a libéré son œuvre, qui parle de lui plus ou moins directement. C’est pourquoi il est devenu à double titre le *philosophe du moi*, avec *l’individu* comme préoccupation centrale. Et puisque le monde se constitue d’individus qui ont de lui leur vision subjective et leur propre expérience, Kierkegaard a pu, en contradiction avec la vérité objective de Hegel, faire valoir que *la subjectivité est la vérité*. Il étudie le moi et examine les conditions du devenir du moi véritable, ce qu’illustre l’expression programmatique *se choisir pour devenir soi*. C’est là un processus complexe, selon l’énoncé dans la Maladie à la mort (1849) :

*Mais qu’est-ce que le moi ? Le moi est un rapport qui se rapporte à lui-même ; le moi n’est pas le rapport, mais le fait que le rapport se rapporte à lui-même (Søren Kierkegaard, Œuvres complètes, Tome XVI, La maladie à la mort, Ed. de L’Orante, Paris 1971,
p. 171).*

On a voulu voir dans cet énoncé le fondement de la psychologie de Kierkegaard (cf. Nordentoft 1972). Ce moi réflexif n’est pas une entité singulière, puisqu’il se compose *du corps, de l’âme et de l’esprit*. La manière dont le rapport entre ces composantes se fond dans un processus de transformation concerne également l’âme et son rapport à l’esprit, l’aspect problématique de l’anthropologie de Kierkegaard dont l’interprétation diffère d’un ouvrage à l’autre.

Même si Kierkegaard traite de l’âme, il faut distinguer entre l’âme en tant que thème philosophique et théologique de l’œuvre, d’une part, et l’âme en tant que dimension psychologique pour le particulier Søren Kierkegaard, de l’autre. Nous commencerons par cette dernière avant d’examiner le thème de l’âme dans l’œuvre et la pensée de Kierkegaard psychologue, pour ensuite considérer le rapport entre les deux dans la question du salut de l’âme. Kierkegaard intervient à un moment de transition dans l’histoire de l’âme, annonçant l’avènement d’un nouveau paradigme tout en conservant une grande partie de ceux qui existent déjà. Il marque le passage de l’âme à la psyché, de l’âme au sens religieux et philosophique à l’âme au sens psychologique et psychique, l’âme étant remplacée par le moi en tant que l’expression de la personnalité et de ses complexes psychiques, alors qu’elle reste la question éthique et existentielle de l’intégrité personnelle et du salut. Kierkegaard intervient à un moment historique, avant que l’âme ne soit naturalisée d’un point de vue anthropologique (Darwin), déclassée (Nietzsche) ou soumise à une thérapie (Freud).

**Le père, la psyché et le péché originel**

Søren Aaby Kierkegaard est né en 1813, dernier d’une fratrie de sept, après trois sœurs et trois frères ainés. A part Per Christian, garçon doué, théologien érudit, tous les enfants sont morts avant Søren et même avant le père, Michael Pedersen Kierkegaard (1756-1838), un commerçant qui avait fait fortune dans la bonneterie. Ce père allait jouer un rôle déterminant dans la vie spirituelle de Søren. Il voyait dans la mort prématurée de ses enfants une malédiction pesant sur la famille en raison des péchés qu’il avait commis. Il s’inscrivait profondément dans la religion luthérienne du péché et du repentir, et c’est pourquoi ses fautes ont eu de lourdes conséquences pour les deux frères, Søren et Per Christian. Les allusions du père leur avaient donné une vague idée des réalités de la faute dont il s’agissait. A cela s’ajoutait le récit mythique de la manière dont le père, petit berger de neuf ans pris tout seul dans un terrible orage dans les landes du Jutland, monta sur une pierre et maudit Dieu pour avoir pu ainsi abandonner un petit garçon à lui-même et à sa peur. Cette malédiction aurait hanté le père le restant de ses jours alors même qu’il faisait sa vie et sa fortune, et il s’attendait à être puni du blasphème. Alors quand ses enfants sont morts l’un après l’autre, il y a vu le châtiment de Dieu. Ce traumatisme est devenu celui de Søren, et aux côtés de son père, il s’attendait à mourir à 33 ans (l’âge du Christ).

Le père a lui-même laissé entendre son grand péché par les inscriptions sur la pierre tombale de la famille, où les dates des naissances et des décès permettent de déduire qu’il n’avait pas respecté jusqu’au bout la période de deuil après la mort en 1796 de sa première femme, qui n’avait pas enfanté. En 1797, en effet, après que Michael avait séduit sa domestique Ane et été forcé de se marier avec elle, est née une fille, Maren Kristine, qui mourut jeune. Søren adulte révèle progressivement dans ses œuvres pseudonymes « das unheimliche », la chose terrible qui n’aurait pas dû se produire dans le foyer. En 1848, il évoque sans détours cette « chose terrible » dans son journal :

*C’est effroyable vraiment quand par instants il m’arrive de songer à tout ce sombre arrière-plan de ma vie depuis les toutes premières années. Cette angoisse dont mon père m’emplissait l’âme, de son côté son affreuse tristesse, cette foule de choses qu’à cet égard je ne peux même pas noter. Une telle angoisse me prit du christianisme, et pourtant je me sentis si fort attiré vers lui (Journal vol. 2, 1846-1849, Extraits, Gallimard 1954, p. 367).*

Mais la pesanteur et l’excessive austérité du christianisme orthodoxe dont le père encombra son fils n’expliquent pas tout à fait la mélancolie de ce dernier. Elle avait une cause plus profonde. Selon Joakim Garff, auteur de la biographie à succès SAK (2000), Søren tient pour ainsi dire le discours d’une victime d’abus quand il navigue entre l’angoisse du fait imprononçable et terrible que représente le père, et l’affection qu’il ressent pour lui, surtout comme interlocuteur. En même temps, il est donc « la grande difficulté » de sa vie. A cela s’ajoute la mélancolie qui accable Søren lui-même et qui n’est pas seulement existentielle, mais sans doute aussi génétique, une nature dépressive, comme l’exprime l’esthéticien de manière pseudo-biographique dans *Ou bien - ou bien,* le revers de la légèreté maniaque :

*Mon âme est si lourde que nulle pensée ne peut la porter, que nul essor ne peut l’élever dans l’éther. Se meut-elle, elle ne fait alors que raser la terre comme l’oiseau volant bas au vent précurseur de l’orage. Je sens en mon for intérieur une oppression, une angoisse qui présage un tremblement de terre (Søren Kierkegaard, Œuvres complètes, Tome III, L’alternative, Ed. de L’Orante, Paris 1970, p. 28)*

Et le tremblement de terre eut lieu. Le péché dans le christianisme, c’est l’adultère, les plaisirs de la chair ou le sexe hors du mariage. Michael Kierkegaard pouvait cocher toute la liste, bien qu’à une échelle plutôt modeste selon les critères de notre époque et même selon les critères de la sienne. Mais cela suffisait à causer en lui un sentiment de culpabilité qui allait habiter son esprit le restant de ses jours. Il n’est pas tout à fait clair où et quand cela a commencé, mais les plaisirs de la chair et les pensées coupables étaient constamment présentes. Selon toute vraisemblance, il était allé jusqu’à franchir le seuil de l’une des filles de joie d’une ruelle de Copenhague, avec les affres qui s’en sont suivis pour le chrétien sincère qu’il était. A quoi s’ajoutait la peur d’avoir contracté la syphilis, l’incarnation même du péché originel. Car à l’époque on croyait que la transmission n’était pas seulement le fait du contact sexuel mais qu’elle était possible également des parents aux enfants. C’était l’une des craintes qui hantaient Michael. Ce secret, que le fils n’a pu révéler qu’à la mort de son père, allait le marquer jusqu’à la fin de sa vie et être ressenti comme une catastrophe brutale, qu’il a décrite dans une note :

*Ce fut alors qu’eut lieu le grand tremblement de terre, l’affreux bouleversement qui soudain m’imposa une nouvelle loi d’interprétation infaillible de tous les phénomènes* *(Pap. II A 805*, *Journal I*, p. 198*).*

Une catastrophe, mais en même temps une révélation dans toute son horreur, une découverte ou une prise de conscience qui expliquent tout. Rien de moins. Et cette explication *infaillible* est ainsi liée au père : « C’est alors », lit-on ensuite, « que je flairai que le grand âge de mon père n’était pas une bénédiction divine, mais plutôt une malédiction ». Et cette malédiction ne frappe pas seulement le père, mais toute sa famille. « Une faute devait peser sur la famille entière, un châtiment de Dieu planer sur elle ; elle disparaîtrait, rasée par sa toute-puissance, effacée comme une tentative manquée. » La faute est celle du père, à la fois cause et effet, puisque le châtiment frappe les enfants pour les péchés des pères, jusqu’à la troisième et à la quatrième génération, comme il est écrit.

Quant à savoir *si* Søren a lui-même cédé aux tentations, ou dans quelle mesure, cela reste incertain. Mais comme étudiant, il a mené un temps, à en juger par ses dépenses, une vie que le père aurait qualifiée de dissolue. C’était un homme de plaisir, dandy en ville, à l’abri des soucis matériels grâce à la fortune de son père. Il est certain qu’il a lui aussi fréquenté les rues où se trouvaient les filles de joie, notamment les ruelles latérales de la prestigieuse Strøget. Il est certain également qu’au long de ses flâneries, il parlait avec tout un chacun, pauvres et bourgeois, prenant ce qu’il appelait un « bain de foule ». Il arrivait qu’un tel bain le conduise dans des salles louches. Même si Kierkegaard reste plutôt discret au sujet de ses excès érotiques, il a laissé quelques échappées sur ces territoires interdits sous forme d’allusions et de mots cryptiques au sujet du « rire animal » et d’une « étrange angoisse à chaque fois que j’avais trop bu » ([trad.] SAK, p. 94). Les spéculations sont nombreuses quant à la possibilité d’une contraction de la syphilis lors d’une visite dans un bordel, et à ce que ce serait la raison de son recul devant le mariage, de sa peur de contaminer sa fiancée. S’il n’avait pas été contaminé, Søren Kierkegaard s’adonnait, comme d’autres jeunes hommes, à l’autoérotisme, à la masturbation qui à l’époque n’était pas seulement un péché, mais une maladie. Selon le médecin de la famille (qui avait rédigé un manuel médical), la masturbation se voyait sur le visage et pouvait être la cause de l’hypocondrie, de l’impuissance, de céphalées, de l’apathie, de la mélancolie etc. Si la maladie et le péché sont diagnostiqués, on déconseille au masturbateur de s’approcher des femmes. Un oncle avait été hospitalisé et déclaré malade mental ; la cause, avait-on constaté, était la masturbation. Cela a sans doute inspiré l’avis du père selon lequel « il y a des « crimes » que l’on ne peut combattre qu’avec l’aide incessante de Dieu » ([trad.] SAK, p. 96). Le fils avait vu l’écriture sur la muraille : « Je courus à ma chambre pour me regarder dans la glace. » Joakim Garff n’hésite pas : « En incluant la masturbation dans la série des « crimes » que l’on ne peut combattre qu’avec l’aide incessante de Dieu, le père contribue évidemment à une formidable altération de la sexualité de son fils tout en avivant l’intérêt de ce dernier pour les formes et les aberrations des pulsions. » (ibid. p. 97).

Au fond, ce n’est pas la mauvaise conscience ou la culpabilité au sens traditionnel qui tourmentent Søren, mais tout un complexe psychique. Ce n’est pas pour un péché ou une faute singulière qu’il doit payer (à part la rupture avec Regine), mais pour un complexe inextricable. C’est pourquoi la question du salut de l’âme se pose en des termes très différents chez Kierkegaard que chez Dante. C’est un problème psychologique. Pour lui le salut de l’âme n’est pas le règlement de comptes avec le péché et la culpabilité au sens religieux conventionnel, mais la tentative de découvrir s’il est capable de résoudre ses complexes pour ensuite se trouver seul maître à bord au sens psychologique. Il est possible de se réconcilier avec ses fantômes intérieurs et de transformer l’énergie qu’ils véhiculent en quelque chose de constructif. C’est ce que l’on appelle sublimation. Et c’est ce que parvient à faire Søren Kierkegaard, qui plus est de manière insolite, autour de l’axe qu’est pour lui Regine.

[ … ]

*Kierkegaard psychologue*

En 1888, Georg Brandes écrit dans une lettre à Nietzsche qu’à ses yeux, Kierkegaard est « l’un des psychologues les plus profonds qui soient ». Kierkegaard lui-même se voyait aussi psychologue. « La psychologie est ce dont nous avons besoin », affirmait-il avant même que cette discipline n’ait accédé au statut de science. De plus, les thèmes et les perspectives de la psychologie sont marquants dans la majeure partie de son œuvre. Il est le précurseur non seulement de l’existentialisme du siècle suivant, mais également de la psychologie spécialisée telle qu’elle s’est progressivement définie vers la fin de son siècle. Ses observations sur l’angoisse restent obligatoires dans la formation des psychologues et des psychiatres. Tout cela est la toile de fond du rôle singulier qui est celui de Kierkegaard dans l’histoire de l’âme. L’aspect crucial de ce rôle est précisément le fait qu’il a de l’âme une conception psychologique et non pas seulement morale, religieuse et philosophique, dans un paradigme corps-âme. Le moi de la raison et de la rationalité de Descartes et de Kant est à ses yeux un idéal trop étriqué qui ne reflète pas la complexité de la réalité humaine décrite dans le réalisme qui s’affirme progressivement à l’époque de Kierkegaard. On estime aujourd’hui tout ignorer encore des motivations et des circonstances intérieures de l’individu, que l’on juge inextricables. Tel que le présente Søren Kierkegaard, l’homme est un mystère, une énigme qui doit être percée – à la lumière de la psychologie. D’ailleurs, l’être humain est doté d’un subtil talent pour se bercer d’illusions et se cacher derrière un masque, un talent dont il fit lui-même un art. Il n’est donc pas facile de faire la part entre Kierkegaard psychologue et Kierkegaard problème psychologique (que bon nombre ont voulu traiter).

Un des aspects les plus remarquables de Kierkegaard est le fait même qu’il ait défini une psychologie et, qui plus est, sa propre méthode psychologique, *l’introspection*, qui consiste à tourner le regard vers l’intérieur (comme le préconiseront plus tard notamment les psychologues de la forme). C’est une méthode que l’on ne peut appliquer qu’à soi-même et à sa propre vie intérieure. Et c’est ce qu’a fait Kierkegaard toute sa vie, comme nous l’avons vu. L’observation de soi est la méthode, le but la compréhension de soi. Puisqu’il n’a pratiquement rien vu du monde (à part un unique voyage dans le Jutland, pays de sa famille, et ses séjours à Berlin, il est resté à Copenhague toute sa vie), sa seule source d’expérience est ce que dans l’introduction du Concept de l’angoisse il appelle un voyage à l’intérieur de sa conscience, donc en lui-même. Son propos, c’est que la vie intérieure est plus riche que la vie extérieure, à la surface, et qu’elle est la mesure de notre humanité. De même, se comprendre soi-même est la condition de notre aptitude à comprendre les autres, et vice versa.

Dans certains ouvrages Kierkegaard traite de manière plus systématique les thèmes psychologiques, comme l’illustrent les sous-titres. *Le concept de l’angoisse* a pour sous-titre : *Simple éclaircissement psychologique préalable au problème du péché originel*, par Vigilius Haufniensis, tandis que *La maladie à la mort* (1845) porte le sous-titre *Un exposé psychologique chrétien pour l’édification et le réveil*, par Anti-Climacus, édité par S. Kierkegaard. D’autres ouvrages encore sont pourvus de sous-titres ayant trait à la psychologie, notamment *La reprise. Un essai de psychologie : expériences*. Les écrits pseudonymes de Kierkegaard foisonnent d’expériences psychologiques. Les titres révèlent sa double perspective, trait particulier de sa psychologie en ce qu’il la met en rapport avec le dogmatisme chrétien et l’existence humaine. Il fait le lien entre la psychologie et la foi. Dès lors, le salut de l’âme pose la question de la faculté de chacun à comprendre sa propre psyché et les mécanismes paradoxaux qui se déploient dans l’esprit humain, faisant obstacle au salut. Les phénomènes psychiques tels que l’inhibition, l’obsession, le refoulement et le transfert, sans compter l’angoisse et le désespoir, font obstacle non seulement au salut mais aussi à l’existence d’un moi véritable et libre.

Pour Kierkegaard, l’âme est l’un des éléments essentiels d’un système anthropologique dans lequel il affirme, en accord avec le maître Hegel, que l’homme est la synthèse de l’âme et du corps, portée par l’esprit (Le concept de l’angoisse, p. 37). Cependant il ne traite pas le corps comme l’ont fait les philosophes avant lui, et il a une conception philosophique de la sexualité, anticipant ainsi Freud. Il faut vivre la sexualité sans en devenir dépendant et en étant capable de sublimer la passion et d’annuler la souffrance, « laquelle doit avoir sa cause plus profonde dans une disproportion chez moi entre l’âme et le corps ». Il reconnaît cependant (pour son « infini réconfort ») que par la tension entre l’âme et le corps, précisément, son esprit a reçu une « élasticité peu commune » (Journal Extraits 1846 - 1839, Gallimard 1954, p. 35).